

Prologue

"Mon père et ma mère m'ont abandonnée, mais le Seigneur m'a reçue en sa protection" Psaume XXVI, 10.

Délaissée de toute la terre dès ma naissance, je fus comme jetée entre les bras de sa Providence paternelle, et dès le ventre de ma mère, il se déclara mon Dieu" Psaume XXI, 11.

"Ce fût à cette garde fidèle que la reine, la mère d'Henriette, commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu et qui tenait du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu, la prenant sur ses ailes comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume, lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là, elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait, que par les exemples vivants de cette grande et religieuse reine.

"Tout ce que peuvent faire non seulement la naissance et la fortune mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une princesse se trouve rassemblé, et puis anéanti, dans la nôtre.

"De quelque côté que l'on suive les traces de sa glorieuse origine, on ne découvre que des rois, et partout n'est-on pas ébloui par l'éclat des plus augustes couronnes. La maison de France, la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tachent de tirer leur gloire de cette source.

"L'on voit les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance.

Bénigne Bossuet, oraison funèbre

1649

LA MORT DE MON PÈRE CHARLES 1^{ER} D'ANGLETERRE

"Il y a comme une sensation macabre ou morbide qui parfois me gagne. Le bonheur est là devant moi. A quelques coudées. Il apparaît que la paresse cousine avec la lassitude. Et Dieu sait combien je désire la vie, la joie, le bonheur.

Ai-je beaucoup souffert ? On me l'a souvent rappelé. Des chuchotements, des bouts de phrases volés. J'apparaissais alors. Les échanges cessaient. La conversation glissait. Il ne faudrait pas que cette jeune princesse se doute. Ou sache.

Ce n'était pourtant jamais assez.

Cette souffrance. Ma mère. Aussi loin qu'il me souvienne. Ce soir horrible du 19 février 1649. Comme j'eus aimé qu'il n'existât jamais. Ni ce mois maudit.

Son visage, ses pleurs. Tous ces tourments. Fallait-il qu'il n'y eut plus rien d'autre au monde. J'étais si jeune : cinq ans tout juste.

Qu'en ai-je conservé ? L'essentiel. Peu importe ces années qui ont passé depuis. Les souvenirs des autres ont créé une bonne partie des miens, certes. Mais les visages et les souffrances sont gravés dans mon cœur.

La vie s'était figée. Les murs de ce Louvre froid devenaient inexistantes. Au-dedans, chacun avait convenu de ne plus courir. Le moment était grave. Dehors, des feux au-delà de la Seine. Les Parisiens, ces femmes de la Halle. Des feux de joie. Quelle tristesse immense cependant ici.

La Cour nous avait abandonné pour Saint-Germain le mois précédent dans ce glacial château. Tous les grands s'y rendaient pour rassurer cette femme à qui je dois mon deuxième prénom. Anne, voici Conti et Longueville qui creusent notre tombeau. Ma mère pleure. Elle se sent abandonnée par le grand nombre. Qui pourrait se soucier de cette peine. Mes entrailles en frémissent encore à cette évocation.

Conti, Elbeuf, Bouillon, Longueville : dans ce regard, ma mère ne m'a demandé de les craindre. Ne sont-ils pas cause de notre isolement vaguement doré.

Au-dehors, le bois crépite. Les hommes et les femmes dansent en se réchauffant. Qu'il fait froid. Au-dedans, pas un morceau de bois en ce palais déserté. Est-ce bien là le seul lien entre Saint-Germain et le Louvre. Triste et absurde réconfort.

Je suis trop petite pour ressentir. Je suis figée. Et transie de froid. Les lames du parquet alimentent les cheminées. Trop grandes et si petites en même temps pour réconforter ces appartements sombres et sempiternels.

Broussel nommé gouverneur par le Parlement. Gondi et son serment d'Union contre l'italien.

J'ai souvenir de ce froid. Lady Morton me serre si fort contre son sein. Que ne me réchauffe-t-elle pas aussi le cœur. Mon corps est comme une branche morte.

J'ai cinq ans alors, et pourtant je sens l'imminence d'un drame. Celui-là est pourtant déjà arrivé.

Lord Jermyn s'approche de ma mère. Comme j'eus voulu que jamais il ne parla. N'eut-il pu perdre l'usage de la parole quelques instants ou des jours entiers ?

Il y avait le visage de la mère chérie et ce gentilhomme effrayé, porteur de cette nouvelle apprise par lui à Saint-Germain et ramenée ici au péril de sa vie à cause de ce vilain blocus de la ville de Paris. La Fronde.

Et la pluie glaciale de cet hiver inutile.

Le chêne crépite pauvrement dans l'âtre. Il fait si sombre. Les hommes se rapprochent. Ma mère la reine dévisage Lord Jermyn qui s'avance.

Était-ce lui ou un autre ? Quelle importance. Les mots allaient venir et ainsi mis bout à bout révéleraient le même message impitoyable que de Londres à la Hollande, en passant ensuite par Saint-Germain, tout le monde apprendrait. Epouvanté.

Que le temps ne s'est-il pas arrêté. Quand bien même aurait-il pu arrêter ce bras armé, presque innocent, porteur de toute cette haine accumulée depuis tant d'années.

Le souvenir de mon aïeule Marie Stuart me revient. Elle aussi eut à subir ce bras vengeur qui mit fin à son idéal.

La vindicte vaguement populaire guidée par des Parlementaires prêts à tout, avait frappé. Trahison de ces frères d'occasion. Ecossais d'un jour. Le lendemain, honteuse livraison pour plaire au futur maître de cette nation du nord traîtresse : Cromwell.

J'ai froid. Je ne dormirai pas ce soir-là. Les lèvres de Lord Jermyn se sont détendues : le pénible devoir est accompli. L'histoire a parlé. Elle est en partie écrite. Depuis dix jours déjà, le temps du voyage. A Saint-Germain, ils savent depuis quelques jours. Si personne n'avait cherché à connaître cette nouvelle, ma mère recevrait comme à l'accoutumée les soutiens, les patriotes, les petits ragots de notre misérable Cour prise au piège de l'histoire de ce pays qui d'un seul coup devenait le mien.

Qui, à Saint-Germain, aurait pu se soucier de nous faire cette grâce ? Tous n'avaient d'yeux que pour Condé avec ses pauvres effectifs pour bloquer Paris rebelle. Non pour reprendre la ville comme à Dunkerque avec forces mines et attaques, mais en faisant manquer le pain de Gonesse huit jours et pas un de plus. Le doux leurre.

Et Gondi de lever de son côté dans Paris cinq compagnies de cheveu-légers, Corinthiens, bientôt

fossoyeurs. Diabolique archevêque in partibus de Corinthe, qui briguait tant la pourpre cardinalice.

Tout ce qui tient debout et sait manier une pique converge vers l'hôtel de ville, symbole de cette poudre aux yeux. Jetée en pâture à ce peuple parisien aveuglé par ces princes félons qui par leurs immondes désirs de pouvoir déguisent désormais cette diabolique perversité en haine contre l'italien Mazarin.

Les lèvres ont depuis un moment cessé de remuer. Les visages se sont figés. Ma mère, pâle d'habitude, a faite sienne la couleur du marbre blanc le plus pur.

J'avais cinq ans et je cessais alors d'être une enfant.

J'ai déjà beaucoup souffert, la mer, les naufrages, la fuite de mon pays habillée de guenilles avec cette presque deuxième mère, qui fit bien de me sauver.

Exeter, ville qui m'a vu naître et recevoir Dieu en sacrement, à la sauvette, sous la bienveillance temporaire et commanditée des espions de Cromwell.

Dernier moment de bonheur à Oxford pour ma mère et mon père, le Roi Charles 1er. Nous étions alors en 1643.

Derniers moments. Furtifs. La guerre est là. Et la perte de ces êtres chers et si éloignés : ma grand-mère, Marie de Médicis, quelques mois plus tôt. La mère de ma mère. Deuil et solitude. Puis son frère, mon oncle, Louis XIII, en mai. Deuils et solitudes qui s'ajoutent à ces luttes incessantes et épuisantes pour le bon maintien de la cause royaliste.

C'est dans cette période de peines que je fus conçue.

La nuit s'approche. Les puritains si favorables au Parlement, si tondus de près qu'on les appelle les "Têtes rondes" L'exode reprend et Exeter aura le triste privilège de voir mon père et ma mère réunis pour la dernière fois.

La guerre, là-bas, et la Fronde ici.

Là-bas, nous fuyions. Ici, nulle part où aller.

Attendre entre ces murs éternels et hiératiques.

Lady Morton m'a délicatement déposé sur ses carreaux. La reine, ma mère, est à terre, courbée comme la Vierge Marie au pied du dernier soupir.

J'avais cinq ans et déjà je n'avais plus le droit de pleurer. Sa peine était la mienne. Aussi intense était son émotion, que ma respiration fût superficielle. Le gentilhomme était parti.

Nous sommes en février. Dehors, on danse dans les reflets de ce fleuve Parisien qui ne meurt jamais.

Quelque part, des jeunes épris de gloire, rêvent en compagnie de leur régiment à cette vieillesse qu'ils ne connaîtront probablement pas.

Il fait froid à Saint-Germain et mon pauvre cousin Louis rêve de gentilles canonnades, son parrain Mazarin y veille.

J'ai mal de voir ma mère à terre, secouée de soubresauts depuis l'annonce de cette fatale nouvelle. Son cœur est le mien. Entre la vie et la mort, il y a une pause qui n'est pas la même pour tout le monde.

Dix-neuf journées se sont écoulées entre l'ultime action de mon père et le bonheur de cette reine, effacé subitement, dans l'écoute de la sentence, balbutiée par le colporteur. La vérité est désormais connue. Le temps avait cessé de s'écouler pendant ces dix-neuf petites journées qui curieusement paraissent des années. La nouvelle de la mort du Roi avait rejoint ce Louvre oublié de tous.

J'avais cinq années pas même révolues et cette peine s'est alors abattue sur moi.

Fille de Roi, petite fille de Roi, nièce de Roi, souffrez en silence : l'homme à la cagoule a séparé la tête du tronc de celui que vous n'avez pas connu ; c'était à Londres, à Whitehall, ce 30 janvier 1649.

Il avait 49 ans et il s'appelait Charles le premier.

J'ai froid. Je n'ai plus de père.

LA SENTENCE DU PARLEMENT ANGLAIS

HENRIETTE A 5 ANS

LA FRONDE FINISSANTE

Charles 1er d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande était né avec le siècle. De faible constitution assez longtemps, il sera plutôt considéré sans chaleur par ses parents.

Henriette-Anne, sa petite dernière, qui venait d'apprendre la nouvelle de la décapitation de son père, à cinq ans, cloîtrée au Louvre en pleine Fronde débutante, avait aussi été bien chétive dans ses premières années. Elle n'aura jamais connu son géniteur. Henriette de France, sa mère, dernière fille d'Henri IV, devait l'abandonner quelques jours après avoir accouché, pour venir se réfugier à la Cour de France et y trouver quelque appui pour son époux dont le trône vacillait.

Mais il était trop tard. Charles avait donné toute son énergie, très attaché au cérémonial anglican qui devait l'opposer aux calvinistes rigoristes, pour devenir l'ennemi des parlementaires. Ceux-là même dont Cromwell saurait se servir pour les soulever contre leur monarque et en obtenir la tête.

L'assassinat de son favori, Buckingham le père, en 1628, n'était-il pas un sérieux avertissement ? Jamais un favori n'avait en effet poussé si loin son pouvoir sur un monarque dans l'histoire de l'Europe. A tel point qu'il

engagea l'Angleterre dans une guerre contre la France à seule fin de séduire celle qui ne le quittait plus dans ses pensées : Anne d'Autriche, Reine de France, rien de moins. Le peuple anglais ne le supporta plus et sa mort fût donc à l'image de sa vie : violente.

Pourquoi Charles s'acharna-t-il à lever les droits de douanes coutumiers accordés seulement pour un an par les Communes de 1625, et dès lors refusés par les Lords

Pourquoi avoir protégé Buckingham de la procédure d'impeachment engagée par les communes de 1626 et aller même jusqu'à le faire élire chancelier de Cambridge ? Un Roi qui se laissait ainsi déposséder de son âme et de son action dans le pouvoir courrait droit à sa perte

Pourquoi n'accepter qu'avec réserves la pétition de droit du Parlement de 1628 contre la loi martiale, le logement des troupes, l'emprunt forcé de 1626 et l'emprisonnement de cinq chevaliers qui refusaient de le payer ?

Le Parlement, les communes, toujours.

La pression ne cessait de monter. L'Angleterre n'était pas la France.

Pourquoi renvoyer le Parlement de 1629 quand les opposants en maintenaient de force le speaker sur son siège, et pourquoi envoyer à vie à la tour de Londres leur leader, John Elliot.

Charles ne prenait pas garde, d'apparence moins attaché que son père au droit divin, mais pourtant inébranlable dans l'application de ses décisions.

Buckingham, le favori si détesté par la populace, allait bientôt mourir. Quelle mauvaise influence n'avait-il pas eu sur son souverain. Il suffisait. Le peuple jugeait vite.

Le Parlement, qui n'aimait pas voir son pouvoir bafoué, saurait s'en souvenir quand un certain Cromwell lui

demandera la mort du monarque. De surcroît, le peuple était pris de peur pour cette étrangère qui devint sa reine au printemps 1625 : une Française, sœur de Louis XIII certes, mais catholique militante, ignorant tout de l'anglais et de l'histoire de leur pays.

L'étau s'était peu à peu resserré et voilà l'épilogue qui se jouait, après les défaites militaires.

Le prisonnier de Cromwell, qui n'était déjà plus Roi, allait vivre une parodie de jugement. Par un Parlement réduit à sa plus simple expression. Tout était joué, peu importait la forme, seul le résultat comptait pour le nouveau tyran.

— *Je vous dis que nous lui couperons la tête avec sa couronne dessus*, déclara Cromwell intransigeant.

Passage obligé, pour obtenir lui-même cette précieuse coiffe.

Tout était fini. A Londres, à Whitehall, dans ce qui fût un palais, un homme s'apprêtait à quitter ce monde, mal compris, malaimé, abominé parfois, respecté il se pourrait. Le gène Stuart qui faisait passer brutalement de vie à trépas allait s'exprimer encore une fois.

Le Parlement qui le retenait prisonnier était à la botte de ce fanatique, imbu de pouvoir.

Ce n'était pas le premier, ni le dernier.

Au loin, de l'autre côté du Channel, sa femme Henriette de France, son fils Charles et sa dernière née, Henriette-Anne, reclus également dans un palais, ce Louvre glacial, selon le bon désir des Parisiens et du Parlement, certes plus aimable.

L'hiver était rude et la famine aidant, la haine du Mazarin y trouvait là un terreau favorable. Le Roi de France, Louis le quatorzième, était encore jeune. On jugeait alors l'entourage et le premier d'entre eux.

Cette cour-ci avait dû s'enfuir de la ville dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649, tandis que les Parisiens étaient